Zeitschrift: Jahrbuch für schweizerische Geschichte
Band: 8 (1883)

Artikel: Lettres à un ami
Autor: Vulliemin, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-22944

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LETTRES A UN AMI

PAR

LOUIS VULLIEMIN.

Leere Seite
Blank page
Page vide

AVANT-PROPOS.

Les pages suivantes, extraites de la correspondance de M. Louis Vulliemin, forment une sorte de journal intime, où l'on rencontre à chaque instant la trace des études qui ont charmé les dernières années de sa vie et l'expression toujours variée, mais toujours identique, de ses sentiments envers le collaborateur dont il avait lui-même réclamé l'appui. C'est donc pour moi un devoir de rappeler que, malgré les retouches incessantes auxquelles l'*Histoire de la Confédération suisse* a été soumise, l'ouvrage, dans son ensemble, est resté tel qu'il était il y a six ans. Les erreurs plus ou moins graves qui déparaient çà et là le tome I ont été rectifiées l'une après l'autre; l'ordonnance du tome II a été rendue, sur quelques points, plus simple et plus claire: le livre n'a rien perdu de son cachet particulier, et aujourd'hui encore, en relisant, pour la dixième fois peut-être, les chapitres qui ont le plus longuement occupé l'auteur, je demeure convaincu que, seul parmi nous, M. Vulliemin était capable de les écrire.

Au surplus, le fait que je publie ces fragments dans l'Annuaire de la Société générale d'histoire suisse suffit, ce semble, pour me dispenser de toute justification. Si l'exemple d'un homme

de bien est, pour ceux qui savent s'en inspirer, une lumière et une joie, aucun des amis de M. Vulliemin ne pourra se méprendre sur le motif qui m'a dirigé; aucun d'eux ne s'étonnera que j'aie voulu montrer à de plus jeunes confrères comment le patriarche de Mornex a rempli jusqu'à la fin les obligations qu'impose la recherche de la vérité.

Genève, décembre 1882.

P. VAUCHER.

Année 1877 [1]).

27 février. . . . Je continue à prendre note de toute observation que je reçois, non en vue d'une seconde édition, possible, mais incertaine; je le fais pour ma propre satisfaction, et dans le but d'arriver à la porte de saint Pierre avec un exemplaire d'Histoire suisse le plus corrigé possible. Jusqu'à quel point l'*incousu* dont parle votre ami (tome II) est-il corrigible? je ne m'en rends pas encore bien compte. Ici, une critique semblable m'avait été faite; puis la personne qui me l'avait faite m'a écrit: « Je n'avais que parcouru votre livre; après l'avoir lu, je retire mon observation ». D'autres personnes, que j'ai consultées, n'ont point trouvé l'incousu. Je n'en conclus point qu'il n'y est pas. Quand, critiques recueillies, je pourrai reprendre mes deux volumes, pour me juger moi-même, j'aurai par devers moi, et très sérieusement, l'observation que vous m'avez communiquée, et je la pèserai avec attention. Je relirai, comme votre ami me le conseille. Pour le moment, je ne me rends pas encore bien compte de son expression: *die moralische Einheit besser herzustellen.* Vous me l'expliquerez, si l'accouchement m'est trop difficile.

12 mars. C'est le dimanche que j'ai coutume de lire les *Débats* de la semaine; cette lecture me prend ainsi moins de

---

[1]) Les lettres que j'ai reçues de M. Vulliemin, depuis le moment où une circonstance à peu près fortuite décida de notre amitié (juillet 1875), sont au nombre de 107. Je n'ai pas cru cependant qu'il fût nécessaire de remonter au delà de l'année 1877.

temps. Me croirez-vous si je vous dis que j'ai lu ce journal, celui du 10, avec une attention et un intérêt particulier? En même temps qu'à vous, que j'y ai reconnu, j'exprime, aujourd'hui, à M. Marc Monnier le plaisir qu'il m'a fait. Il est bien spirituel, bien aimable, votre ami. Il a une façon de toucher les choses qui n'est qu'à lui et qui m'a été au cœur. Dans l'occasion, dites le lui encore de *ma part,* et n'oubliez pas de vous faire *la vôtre,* comme je la fais.

Je commence à croire que je ne suis pas mort-né, comme j'avais quelque crainte de l'être. L'amitié s'en étant mêlée, je n'aurai pas travaillé en vain. . . .

Ma femme et moi, nous nous délectons à la lecture du livre de votre collègue, M. Galiffe: *D'un siècle à l'autre.* Madame Vulliemin est enchantée d'y retrouver les amies de sa grand'mère Rieu. Pour moi, tout m'intéresse dans ce livre. Mes compliments, s'il vous plaît, à M. Tollot

Qui fut poète et fut apothicaire:
Il fit des vers, il en fit faire.

Vous savez l'historiette d'une duchesse de Liancourt qui, en 1792, acquit une terre sur la limite de la Suisse et de la France. Elle voulait ne pas émigrer, et cependant avoir pied hors de France. On la visitait beaucoup, de Genève. Un jour, une personne du *haut* crut devoir la rendre attentive à la qualité des visites qu'elle recevait. Il en était de compromettantes. — « De compromettantes, et lesquelles? — M. Colladon, par exemple; vous ignorez sûrement qu'il est apothicaire. — Apothicaire! mais n'êtes-vous pas tous apothicaires à Genève? »

Assez, je m'oublie. Pardonnez, et ne m'en veuillez pas.

28 mars. La *Revue suisse*[1]) me reproche des omissions; il est bien des détails que j'eusse voulu donner si mon plan me l'eût permis, et si je n'eusse pas été contraint à courir toujours, — celui, par exemple, de l'accueil fait par le président de la diète

---

[1]) Tome II, p. 36 (article de M. A. Daguet).

au général Dufour[1]), qu'il reçut comme un chien, lui parlant en son plus dur allemand de Berne, quoiqu'il sût que Dufour ne savait pas l'allemand. Eytel acheva, en criant du fond de la salle, à propos des conditions faites par le général : « S'il veut tant faire le renchéri, on en trouvera bien d'autres qui le valent ». Dufour, irrité, sortit. Næff, Kern le suivirent ; ils avaient été blessés comme lui, mais il s'agissait, non d'eux, mais de la patrie. A ce mot, le général rentra et tout s'arrangea. Vous savez mieux que moi que quatre voix firent défaut à Dufour, celles de Genève, Vaud, Berne et Soleure. N'importe : Eytel n'a pas cessé d'assurer que le général lui devait sa nomination. — Escher, Kern, Næff, tous les hommes les plus influents de la Suisse orientale, se fussent contentés de la suppression du collège des jésuites à Lucerne ; si Lucerne eût accepté, la guerre n'eût pas eu lieu. J'avais bien des choses à dire encore, plus ou moins connues ; mais je devais rester dans le grand courant . . .

La harangue que Zschokke met dans la bouche de Réding, à la Schindelleggi, a souvent fait rire celui-ci ; elle est une composition du romancier. Je voudrais ne pas mériter d'être percé par d'autres balles que celles du bon Daguet.

14 avril. Je me suis remis, ces jours, à relire notre livre, vos observations en main, et tandis que ma vue se prête à cette lecture. Mon intention est de la poursuivre jusqu'au terme.

20 avril. Je relis deux, trois, quatre chapitres par jour, vos lettres sous la main, vos observations toutes enregistrées dans l'exemplaire dont je me sers. Je corrige ce qui ne me laisse nulle hésitation. Je réserve pour une ultérieure révision tout ce qui exige de ma part un plus mûr examen. La page 119[2])

---

[1]) Octobre 1847.

[2]) La page 119—120 du tome I, où il était dit, à propos des événements qui suivirent la mort d'Albert d'Autriche : « La tradition, dans son ignorance des documents contemporains, a placé à ce moment (?) la nais-

et un certain nombre d'autres sont dans ce dernier cas. Je la reprendrai le moment venu, et avec l'aide de ce que je reçois de vous, qui sait? peut-être de quelque entretien sur le sujet. Je voudrais de Wyss en tiers, à qui ce sujet est, comme à vous, très familier.

Pour le moment, je prends bonne note de vos éclaircissements, tout en maintenant ce point parmi ceux que je devrai reprendre et examiner mûrement. Je passe, non inattentif, mais parce que ma première révision ne porte que sur ce qui ne me laisse aucun doute.

Je ne ferai pas provision de patience, il n'en est pas besoin; je recevrai toujours avec reconnaissance tout ce que je recevrai de vous, — le plus sera le mieux. Dût ma correction demeurer inutile, je désire laisser notre Histoire suisse en l'état le moins imparfait possible, avant tout pour ma propre satisfaction.

J'avance lentement. Mon œil gauche tourne à la cataracte. Le docteur D. n'en a pas été content. Le droit va moins mal. Je dois les ménager les deux. Je me serais distrait en allant vous entendre sur Savonarola, si mon médécin ne m'interdisait pas de marcher. Il paraît que je me suis foulé quelque nerf; je l'ai guerroyé, et me voilà condamné à laisser reposer ma jambe gauche. L'autre, peu complaisante, refuse d'aller seule.

Borgne et captif, j'ai dû croire la jeunesse finie pour moi; il en est une qui me reste, le cœur demeure enfant, et je n'ai désappris ni à rire, — ni à vous aimer.

---

sance de leur Confédération; elle ne s'est, en tout cas, pas trompée sur l'importance de la situation donnée; si les Confédérés s'étaient précédemment tendu la main, et juré fidélité, il ne saurait être douteux que, dans des circonstances pleines d'espoir et de péril, ils n'aient renouvelé leur serment, à la face du ciel, avec plus de chances d'arriver à l'indépendance que jusqu'alors ils n'en avaient pu concevoir. A défaut de documents, rares en ces temps et en ces lieux, la tradition nous entretient de conférences secrètes et de résolutions prises par les magistrats (?) du pays; elle fait du Grutli, d'une prairie boisée sur la limite des trois cantons, le lieu de ces entrevues; n'importe qu'elle entremêle des assertions légendaires à la réalité, alors que le fond de son récit est dans le cours des choses».

21 mai. J'ai achevé une première révision de mes deux volumes. Voici ce qu'est devenue la page 119 [1]). Malheureusement, j'ai peu d'espoir de pouvoir, de mon vivant, introduire cette correction dans l'ouvrage. Il faudrait, pour cela, une seconde édition, que je ne verrai pas. Notre Histoire suisse est généralement bien accueillie par les honnêtes gens . . . *ma che voglie?* La Suisse n'a pas de nos jours assez d'importance pour que son histoire intéresse l'étranger comme aux temps de Simler, et, chez nous, j'ai peu d'espoir de voir accepter mon œuvre par les écoles supérieures. La place est prise. On objecte d'ailleurs l'étendue du livre, la réflexion que demande sa lecture, et l'expulsion de la légende. *Mundus vult decipi,* dans mon canton surtout, de tous le plus jeune. Le roman, dans notre société moderne, laisse toujours moins de place à l'histoire. Les confessions luttent contre les confessions, quelle est celle qui appelle les esprits de l'église des lecteurs qui veulent être amusés dans celle des amis du vrai?

2 juillet . . . La « petite lampe » de Rambert *(Gazette de Lausanne* du 28 juin) m'a fait plaisir. Elle est, si je ne me trompe, la *moralische Einheit* dont parle votre ami. Il y a tel moment où elle semble éteinte; jamais toutefois, je le crois, le

---

[1]) « Une tradition, dont nous nous réservons d'examiner la valeur, a placé en ces jours la naissance de leur Confédération. Elle aurait dit vrai, si elle s'était bornée à nous rendre attentifs à l'importance des temps qui suivirent la mort de l'empereur Albert; à nous dire, qu'en des circonstances pleines d'espoir et de péril, il n'est pas douteux que les Confédérés, qui s'étaient déjà précédemment donné la main et juré fidélité, ne se soient fréquemment réunis pour délibérer sur des intérêts communs; qu'ils n'aient renouvelé leur serment, à la face du ciel, avec plus de chances de parvenir à l'indépendance que jusqu'alors ils n'en avaient pu concevoir. Rien d'impossible à ce que le Grutli, prairie boisée située sur la limite des trois cantons, ait été la scène de plus d'une de ces entrevues. Réduite à ces simples termes, et dépouillée des embellissements légendaires qu'elle a reçus, la tradition eût été dans le cours des choses ».

Voir, plus loin, la lettre en date du 4 mars 1879.

lecteur attentif ne pourra m'accuser de l'avoir laissé tomber de ma main . . .

J'ai relu votre *Guerre de Bourgogne* avec un nouveau plaisir. Je ne réserve que mon jugement sur Nicolas de Diessbach, sur qui je ne me prononcerai que quand je le connaîtrai mieux. Gonzenbach le dit grand politique, parce qu'il était l'âme d'un Conseil composé de chefs mercenaires. Je sais mieux à quel prix ces hommes ont taxé leurs services que je ne sais quelle fut leur hauteur de vues et leur noblesse morale.

18 août. J'ignorais la cause du mieux que j'éprouve: c'est donc au *Künstlergütli* que je le dois, dont merci.

Je vous attends à votre retour, pour qu'ensemble nous portions, à notre tour, un toast à nos amis de Zurich, y joignant les vôtres de Saint-Gall. Puis vous m'avez promis de me tirer de la peine (de celle-là et de bien d'autres) où m'a mis la publication du docteur Baechtold [1]). Venez me sortir d'embarras.

7 septembre [2]). C'est une trahison. J'allais prier mon voisin H. Carrard d'élaborer une loi contre la trahison qui manque à l'ampleur de nos codes; mais lui-même était un des traîtres! A six heures du matin, c'est lui qui remettait à mon gendre cette œuvre admirable d'un art sans égal. *Et toi aussi, Brutus!* Et même je te soupçonne d'être un des principaux complices. A qui désormais se fier, alors que le fidèle compagnon de mes travaux me joue un tour pareil! A vrai dire, mes amis ne pouvaient faire chose qui m'allât plus au cœur. Je vous serre dans mes bras.

10 octobre. Par le froid, je ne vous veux pas. Par un temps meilleur, vous trouverez, chez moi, ce qu'un octogénaire

---

[1]) *Die Strätlinger Chronik,* u. s. w. Mit einem Anhang: *Vom Herkommen der Schwyzer und Oberhasler* (Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, Bd. I, Frauenfeld, 1877).

[2]) M. Vulliemin entrait ce jour-là dans sa 81e année.

peut vous offrir, le lit, la soupe, et les restes d'une ardeur qui s'éteint, si jamais elle a brûlé; plus, vous le savez, un cœur tout à vous.

Jusqu'à hier, G. de Wyss m'a laissé, comme il l'était lui-même, incertain de savoir s'il viendrait à Lausanne. Le malaise dont je vous ai parlé et le temps rigoureux ont paralysé sa bonne intention. Osé-je maintenant encore appeler à moi ses amis? Il était le régal que j'avais à leur offrir. Plus de Wyss, plus de liesse. Et pourtant je reste très tenté de les réunir . . . Venez m'arrêter ou m'enhardir, éclairer mon imprudence ou me donner une permission.

Mais venez d'abord vous-même, venez (avec vous j'ose tout), venez causer pure histoire, répondre à mainte question et m'aider à laisser mes volumes les moins imparfaits qu'il dépendra de nous.

Vous m'apprendrez quel est le Zoffingien genevois qui m'a adressé, le 7 septembre, un petit poème: *Jean d'Yvoire.* Il doit être un de vos étudiants. Son nom n'est pas donné.

3 novembre. . . . Voici Gœrgens qui vient me lire le *Milton* de Stern. Il commence par me faire part de ses nouvelles d'Orient. Lettre de Damas. A la nouvelle de la défaite de Mouktar pacha, l'imam est monté en chaire, et, de sa voix la plus grave, il a laissé échapper: « Allah nous a laissé battre! — *Il le saura* », a-t-il ajouté, en l'accompagnant d'un geste qui voulait dire: Il aura à nous en rendre compte, à nous les vrais croyants, à qui la victoire était due! — Voilà l'Orient! Nous le comprenons aussi peu qu'il nous comprend.

7 novembre. Il est fameux, le coup de chapeau! *ma non è tutto!* Je reçois le dernier cahier de la *Revue historique,* de qui? de M. G. Monod? de vous? je vous crois capable de tout. Un mot, de grâce, pour me placer sur le terrain de l'histoire; un seul mot, qui me dégage de tout lien légendaire. Tout vient-

il de vous, comme je le crois, ou bien ai-je à adresser mes remercîments à la rédaction? *Rector es, sed humanus; indulge homini.*

12 novembre ... Ce qui m'a fait un plaisir tout particulier, c'est votre communication des notes de M. Strickler. Je les ai aussitôt portées en marge dans mon exemplaire à corrections. Dès que je le pourrai, je m'occuperai de faire droit aux observations d'un juge aussi compétent; déjà, je l'ai fait pour plusieurs. De grâce, engagez votre ami à *continuer*, et usez envers moi de pareille largesse. Jamais je ne dirai: « Mon siège est fait ». Ma vue s'obscurcit; mais aussi longtemps qu'elle le permettra, je chercherai à rendre mon œuvre moins imparfaite qu'elle n'est.

15 décembre. J'ai lu Vetter[1]). Comme œuvre académique, c'est bien. Les confrères d'Upsala ne peuvent se plaindre. Nous lui serons, nous aussi, reconnaissants d'un grand travail. Je l'avoue toutefois, je ne puis comprendre que, de nuages hyperboréens, il soit possible de composer de l'histoire ... Si ce sont là les méthodes de la science allemande, je me rejette dans les méthodes françaises.

24 décembre. Je suis toujours plus touché de votre bonté, et plus honteux de l'avoir sollicitée, alors que, si je vous eusse su malade, je me fusse gardé d'aborder le *Herkommen*[2]). J'ai fait droit, après sérieux examen, à toutes vos corrections, à toutes, sauf un point. Je dis, non *fable*, mais légende. *Fable* affirme que tout est invention. Dans ma pensée, ce serait aller trop loin. Légende dit « un récit populaire, reposant sur un

---

[1]) *Ueber die Sage von der Herkunft der Schwyzer und Oberhasler aus Schweden und Friesland.* Berne, 1877.

[2] Cf. *Histoire de la Confédération suisse,* tome I, 1° édition, p. 245—46; 2° édition, p. 237—38.

fond historique plus ou moins altéré, ou du moins *prétendu historique* » (Littré). Je ne saurais aller jusqu'à affirmer que tout soit invention dans ce que j'avais le tort de nommer *tradition légendaire,* expression qui, d'un autre côté, dépassait aussi ma pensée.

Année 1878.

3 avril. M. Marc Monnier dînait chez moi, le jour où j'ai reçu votre carte. Il vous racontera notre Lausanne... Deux articles de la *N. Gazette de Zurich,* du 16 et 17 mars, ont prêté aux plaisanteries de mes convives. Mon ami Meyer y fait mon portrait, et le dernier trait fait de moi un *Schalk.* Ils ont traduit: un fin matois, contre toutes les lois du dictionnaire. Que n'étiez-vous là pour soutenir avec moi que *Schalk* signifie un gaillard sans malice. Tout a fini, comme toujours, par un compromis, et j'ai dû me résigner à être un malin. Je m'en tire à meilleur compte que le sultan.

20 avril. Madame V. ne se trompe pas quand elle croit que Meyer m'a flatté. *Tu mi fiatta, ma tu mi gaude,* disent les Italiens, et il est sage aux amis d'avertir du piège leur ami. Le *Schalk* m'a bien amusé. Il a vingt interprétations dans le dictionnaire, et dans le cas, qui sait? toutes ont du vrai peut-être. Défiez vous de votre Lausannois... autant au moins qu'il se défie de vous.

Vous saviez que la citation de Sainte-Beuve [1]) me ferait plaisir, et vous ne vous êtes pas trompé. Elle m'en a fait d'autant plus qu'elle est plus vraie. Sainte-Beuve n'a pas toujours touché aussi juste. Son Jomini n'est pas le vrai; mais il a compris Monnard et l'a admirablement rendu.

---

[1]) *Correspondance de C.-A. Sainte-Beuve,* II, 362. Paris, 1878.

Cette semaine a été pour moi très remplie. J'ai fait trois comptes-rendus des *Réfugiés* de Mœrikoffer. Le livre en valait la peine, et je portais à Mœrikoffer, avec qui j'ai assisté à la première réunion de Zoffingen, respect et amitié. Puis visites sur visites, celle, entre autres, du professeur Nippold, de Berne, en séjour à Ouchy, et qui m'a appris bien des choses sur les radicaux de la réforme, dont il vient de faire une sérieuse étude. Le sujet m'intéressait. Bien vite on a centralisé et fait de l'autorité au XVIe siècle. J'aime ceux qui avaient le droit d'être écoutés et que l'on n'a pas écoutés.

J'ai aussi continué mes corrections d'Histoire suisse, ajouté à quelques chapitres qui manquaient de corps. Arrivé au terme, je recommencerai, vos observations sur mes trente premières pages en main . . . Heureux celui que l'amitié maltraite! je la reconnais à ses coups.

1 juin. Respect au Centenaire! à vous qui l'êtes à mes yeux, qui allez nous dire la vérité vraie sur Jean-Jaques, mis à nu de toute rhétorique. Déjà nous contemplons, d'ici, la bouche ouverte, comme l'ont les simples. Allons-nous avoir à en piper! Mais je me repose sur vous, le vrai dans le vrai, et qui, pas plus que ne fait saint Pierre, ne laisserez passer aucune fraude, en ce jour du jugement solennel et de la glorification du successeur de Calvin. Déjà m'arrivent des demandes de parler: je m'en garderai comme du feu; je reste bouche ouverte, mais muet, attentif, et très curieux de tout ce qui va se dire de bonnes, de belles choses, qui sait? peut-être aussi se dépenser de rhétorique. En tout cas, vous resterez sobre et serez mon refuge.

Ma tâche est ailleurs. Mourant chaque jour à la vue, à l'ouïe, à la marche, à tout le reste, je ne puis prendre aux luttes du jour que la part d'un invalide; et comme l'invalide cherche à n'être pas incurable, je me confesse, je fais la chasse à mes *peccavi*. J'ai lu force Tite-Live, les derniers volumes de Mommsen, tout ce que je puis lire encore. Je me suis passable-

ment administré de corrections. Mais assez: d'autres soins sont présentement les vôtres. Respect au Centenaire!

Je voulais simplement vous dire que je vis encore, que je vous aime, et suis, toujours m'aidant des béquilles que vous m'avez mises en main, votre octogénaire, L. V.

13 juin. Vous finissez, cher ami, par offrir affectueusement la bataille à ma femme à propos de Jean-Jaques; elle achevait de me lire *Philémon et Baucis,* et j'avais cru la reconnaître dans la fable antique, rajeunie par La Fontaine. Cependant, ne vous y fiez pas. « Je ne vous garantis pas le succès » a été la dernière parole de Thiers à Gortschakow, et je vous en dis autant.

Vous m'avez fait plaisir en m'apprenant que le Centenaire ne vous prendrait pas un temps que vous pouvez mieux employer. A chacun sa tâche, là ne me paraissait pas être la vôtre . . .

Je viens de parcourir les 150 premières pages de Hilty [1]). Peu jusqu'ici de nouveau. Persuasion que, si l'Université fédérale eût été fondée, tout irait au mieux dans la Confédération, qui, faute de professeurs pour la guider, erre à l'aventure. P. 143—144, *finis Poloniæ,* ou pire, celle de la vieille Confédération, à Arau, un mois avant la chute de Berne. Mengaud reste seul, triomphant, sur la scène. L'avoyer Steiger, s'adressant à Lavater, secrétaire de la députation de Zurich, lui dit: « Croyez-moi, il n'y a ni Dieu ni Providence pour les lâches qui n'ont pas le courage de faire leur devoir ». Là-dessus, plantation de l'arbre de la liberté au son des cloches et au bruit du canon. Ainsi finit ce qui avait commencé à Morgarten. — J'en suis là. Les pièces, en Appendice, me paraissent intéressantes.

11 juillet. Mon cher confesseur, — grâce au *Jahrbuch* [2]), j'ai corrigé Vazerol dans un chapitre sur la Rétie. J'ai crayonné

---

[1]) *Oeffentliche Vorlesungen über die Helvetik.* Berne, 1878.

[2]) J. Bott, *Der angebliche Bund von Vazerol vom Jahre 1471* (Jahrbuch für schweizerische Geschichte, Bd. II, 1877).

ou mis à l'encre bien d'autres améliorations de mon texte. Hilty, sur l'*Helvetik,* m'a instruit, sans me donner matière à des corrections. Je me suis mis au courant des dernières recherches sur le druidisme. J'en suis à me demander quelle parenté il a pu avoir avec la religion dont Aquilée était le foyer et le centre de propagande. Notre Belenus était-il le Belenus Apollo, dieu soleil, Baal de l'Orient? ses prêtres étaient-ils des druides? je cherche encore. En tout cas, la religion des druides doit être nettement distinguée de celle dont les menhirs et les dolmens sont des monuments.

J'ai repris la question des Helvètes et suis toujours plus frappé de l'incertitude qui règne en ce sujet. Florus fait des Tigurins un de ces peuples que les inondations du nord ont contraints à en abandonner les rivages. Aurelius Victor fait succomber les Cimbres à Aix, les Teutons en Italie. Orose fourmille d'erreurs.

Après les anciens, j'ai lu E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*[1]). Il m'a ramené à Divikon et à la défaite de Cassius. Il a autant de peine que moi à croire que Cassius, chargé de protéger la Province, ait poursuivi les Tigurins jusqu'à l'Océan. Nonobstant Jahn, Mommsen, et le manuscrit de Heidelberg, il ne veut pas des Nitiobriges ou Nitiobroges. La province à défendre était, à ses yeux, une province, *nuper pacata,* aux portes de l'Italie. Desjardins a probablement du sang vaudois dans les veines. Quoi qu'il en soit, je m'en tiens à ce qui se lit dans la traduction allemande de notre Histoire. Je ne tranche pas la question, mais je la laisse *posée.*

Mais que parlé-je de mes vieilles histoires, à vous qui venez d'en faire de la nouvelle. Le Centenaire a réussi, et je vous en félicite. Il a donné le jour à de bonnes publications. Le vieux Genève, m'a-t-on dit, faisait le tour du lac sur le *Mont-Blanc,* tandis que Jean-Jaques restait maître de la ville. La preuve

---

[1]) Tome II. Paris, 1878.

de la réussite m'a été donnée par un de vos amis, qui en était à ne savoir s'il pouvait mordre ou s'il osait ne pas admirer.

25 août. Je viens d'avoir la visite de G. de Wyss, un grand plaisir; très grand, mais que suit l'épuisement. Nous avons de nouveau combattu à Sempach. J'ai mieux compris, après l'avoir entendu, la nature des lieux et celle de la rencontre. Au fond, c'était la grande lance et la hallebarde aux prises, comme en plus d'une affaire en ces temps. Il y a dû avoir plus d'un Winkelried; pardon, si le nom vous offusque, je n'y tiens pas. Je ne tiens qu'à vous souhaiter ce que vous trouvez au Rosenfeld, jours de liesse, de repos et de bonheur.

2 septembre. Vous répondez à tout mon vœu, cher ami. Je vais prier M. Schiffmann de vouloir bien me confier Cysat *sur Sempach* avec plan. J'ai vu ça, mais il y a quarante ans. Je reprendrai vos notes, et je ferai à nouveau l'étude de la bataille, libre, si je le puis, de toute préoccupation.

Stans m'a si bien reposé que nous allons encore essayer du remède. — A Estavayer, réunion romande nombreuse, animée, intéressante. Je suis parti avant le dîner, où Daguet m'a fait l'honneur d'un toast, suivi du ranz des vaches, que seul il sait chanter.

5 octobre. Je vous plains, mon ami. Vous trouviez parfois que j'abrégeais trop, et vous voilà abrégeant les abrégés. Je ne réussirais pas à cette tâche; mais vous, vous pouvez, en y réussissant, rendre un vrai service. Il vous suffit.

Vous travaillez, et je ne fais rien. J'ai parcouru Rocholl, Philosophie de la philosophie de l'histoire[1]: le livre est riche. Je lis H. Martin, *Etudes d'archéologie celtique.* Il tient fort à ses Cimbres celtes.

---

[1]) *Die Philosophie der Geschichte. Darstellung und Kritik der Versuche zu einem Aufbau derselben.* Göttingen, 1878.

Septembre est le mois où, chez moi, les visites abondent; elles n'ont pas fait défaut, me laissant plaisir et parfois fatigue. La vôtre me fera tout bien, quel que soit le jour que vous pourrez me donner. Venez dans le costume avec lequel vous paissez vos troupeaux à la campagne; je vous recevrai non moins pastoralement. Jean-Jaques vous sourira, voyant la science sous l'aile de la nature.

Octobre. Vous êtes bien aimable de m'avoir fait part de l'excellente étude de notre président, et de l'avoir fait, occupé comme vous l'êtes. J'ai aussitôt pris mes notes, revu ma bataille, et je m'empresse de vous renvoyer votre trésor, non toutefois l'extrait de votre lettre à M. G. de Wyss, dont je pense pouvoir faire mon bien. Toutes les solutions tentées, toutes les hypothèses doivent être mises en présence, pesées. Dans ma page d'histoire, je m'attacherai surtout à donner les textes soit de Kœnigshoven, soit de la chronique zuricoise, de manière toutefois que mon jugement ressorte de l'ensemble de mon récit, que tôt ou tard je vous soumettrai.

Je suis plongé dans le droit suisse: Dubs; Meyer, de Frauenfeld (il me crève l'œil); Blumer parfois. C'est un nouveau contrôle.

3 novembre. Vous avez raison de faire une réserve en ce qui concerne la fin du narré de Kœnigshoven. Il est très possible qu'il y ait eu trahison; mais après une déroute comme celle de Sempach, il devait y avoir eu trahison, au dire des vaincus. On pourtrait les traîtres, on n'ose les nommer.

En tout cas, la fuite n'a pas précédé le *Druck* des Suisses. La question reste de savoir si la victoire a été le fait d'un homme, ou d'un peuple. On ne peut qu'admettre le poids des armes, la chaleur du jour, j'ajouterai même l'agilité des Suisses et la puissance de leurs hallebardes; mais encore fallait-il qu'elles pussent pénétrer. Eh bien, je comprends mieux qu'un seul ait fait la trouée que plusieurs . . .

J'aime à vous savoir chargé d'un enseignement sur l'histoire de la réforme, parce que je sais que, tout en insistant sur les faiblesses des acteurs, vous ne méconnaîtrez pas la grandeur de l'œuvre.

10 novembre. Je viens d'essayer, sur le compromis de Stans, de relire Segesser [1]), tout couvert de marques au crayon qui devaient m'en faciliter la lecture; mes yeux se sont troublés. J'ajourne donc cette étude. Je la ferai, vous tenant par la main; il m'importe personnellement d'être au clair sur l'évolution des faits et le détail des conférences successives. Dans mon livre, je ne puis donner que les grands traits; j'écris un résumé; je cours au résultat, à l'*inattendu* . . . Le reste, je le renvoie au chapitre suivant.

22 novembre. J'ai reçu de G. de Wyss quelques communications encore relatives à Sempach. J'attendrai, pour vous en faire part, que vous soyez au terme de vos conférences. J'étais mal renseigné lorsque je croyais que le loyal Confédéré se trouve dans le plus ancien texte de la Chronique. Il est interpolé, intercalé, *B. 95*. Ainsi donc incertitude sur la date. Silence des contemporains sur la manière dont les Suisses passèrent de la défense au *Druck*. Même incertitude quant au *nom*, auquel Tschudi a joint celui d'Arnold. Que faire? — Encore une fois, apprendre à dire: «je ne sais», et agir en conséquence. Le nom est-il l'expression d'une réalité historique, ou d'un *symbole*? Dieu le sait. Les femmes, les jeunes gens, les artistes diront une réalité; à l'histoire il n'est pas permis, et la mienne se renfermera dans les limites de ce que je sais.

22 décembre. Voici les pages de G. de Wyss que vous voudrez bien me renvoyer aussitôt que vous le pourrez: je refais toujours mon Sempach.

---

[1]) *Beiträge zur Geschichte des Stanserverkommnisses.* Neue Bearbeitung. (Kleine Schriften, Bd. II, Berne, 1878.)

Merci de vos bonnes communications. Vous ne me dites pas, dans celle qui m'arrive, si vous êtes *rapicolé*; la ferme écriture me semble le dire et je le veux ainsi. En tout cas, vous êtes prisonnier. On ne vous permet pas de vous rendre à l'Université par les chemins qu'il fait, comme on me défend ici de braver le chemin glissant qui conduit en ville. Je suis captif et bien, sauf les yeux, toujours fatigués.

Je viens d'envoyer à la *Bibliothèque universelle* quelques pages sur le *Milton* de Stern. Le livre m'a pris. Il est solide et bien fait. Et cette fois encore, je me suis dit: Voilà la dernière récension que je me permets.

Envoyez-nous le soleil, sans négliger de vous en garder de chauds rayons.

Année 1879.

2 janvier. Pardonnez-moi, cher ami, de ne m'être pas présenté à vous, hier, le bouquet à la main; l'intention n'y a fait défaut, mais la possibilité. Pour vous, vous m'avez présenté le plus agréable bouquet que je pusse recevoir: vous allez beaucoup mieux, me dites-vous, et ce n'est pas comme valétudinaire que vous avez pris part, le premier de l'an, à la fête de famille. Le bien acquis, gardez-le soigneusement . . .

Notre ami Le Fort vous aura remis mon essai. Vous me renverrez Sempach avec de Wyss. Je vous quitte pour lui écrire un mot aussi.

10 janvier. J'ai fait droit sans hésitation à *toutes* vos méchancetés, desquelles je vous sais beaucoup de gré. Je croyais, sur renseignements que je devais estimer venus de bon lieu, la chronique zuricoise franche d'intercalation, à la page qui nous occupe. C'est le contraire qui est le vrai. Plus de date certaine. A cet argument d'autres se sont joints. Dès lors, je n'ai plus de peine à entrer dans la bonne voie.

Je vais refaire ma pauvre Helvétie romaine, écrite en hâte, quand j'ignorais encore si je poursuivrais, et que je n'ai dès lors pas revue . . .

8 février. Merci de tout ce que nous avons reçu de votre amitié. Je commence à revivre[1]), c'est-à-dire que je me lève à deux heures et demie et me couche quatre heures après. On me défend encore de parler, d'écrire, mais on ne m'a pas interdit de *vous* écrire. Je lis Daguet[2]). J'en suis à la page 200. J'ai donc appris bien des choses, et je cherche à tirer parti de ce que j'apprends. Toutefois réunir tout ce qu'on sait sur un sujet en une macédoine, et laisser le choix au lecteur, n'est pas tout ce qu'il attend.

Me voilà obligé à me mettre en scène à mon tour. Ce qu'une nouvelle édition dira le mieux, c'est que, faisant la première, je croyais savoir bien des choses que je savais mal ou eusse mieux fait d'ignorer. Sempach, par exemple. Une note retrouvée m'a rappelé la visite d'un Zuricois, il y a de cela quelques années, qui me dit connaître la *chronique* de notre ami, l'avoir eue sous les yeux, et n'y avoir trouvé qu'un texte clair, égal, sans nulle *intercalation*. J'ai vécu sur ce renseignement jusqu'à conversion. Ce détail vous explique ma ténacité.

Qu'en pensez-vous? Nous conserverons même format, mêmes types, même papier. Le texte sera plutôt réduit qu'accru.

Mais, pour oser me montrer, une chose m'est nécessaire, la *chiquenaude,* et le moment n'est probablement pas celui de vous la demander. Sortant de maladie, réclamé de côtés divers, avec la meilleure amitié, pourrez-vous, en ces temps, quelque chose pour moi? Je devrais, en tout cas, vous le demander avant tout, et, pour gagner du temps, je ne le fais pas. Je joins à ce pli six feuilles de ma nouvelle copie, en priant Madame V. de les retirer à elle, si elles ne doivent pas vous être remises à ce moment, et vous d'être persuadé que vous m'affligeriez si

---

[1]) M. Vulliemin relevait à peine de la maladie qui, dès le mois de janvier 1879, faillit l'enlever à l'affection de sa famille et de ses amis.

[2]) *Histoire de la Confédération suisse*, 7e édition refondue et considérablement augmentée. Tome I, Genève et Bâle, 1879.

vous faisiez pour moi ce que, en conscience, il ne vous est pas maintenant permis de faire.

22 février. L'envoi de mes six feuilles d'Histoire suisse vous arrivait à un assez *mauvais moment.* Vous ne les refusiez pas, mais vous étiez contraint à cet aveu. Aussi n'ai-je pas, dès lors, cessé d'être poursuivi . . . par les furies, non, mais par quelque remords. Puis Bridel est là, dont l'édition est épuisée depuis deux ou trois mois, et qui attend. J'attendrais, sans trop m'inquiéter, avec lui, n'était le besoin de voir cette seconde édition s'achever sous mes yeux et la conscience acquise de ne pouvoir plus bien longtemps compter avec le temps.

Je n'ai pas jusqu'ici d'arrangement pris avec B., mais je suis arrivé au moment d'entrer dans une convention avec lui. Je vous donne ces détails pour que, les sachant, vous veuillez bien me dire franchement ce qu'il m'est permis de vous demander. Votre amitié, je le sais, ne me fera jamais défaut; mais le temps, mais la santé? Ne me laissez pas demander ce que je ne dois pas vous demander.

26 février. . . . Vous devez souvent attribuer à de l'obstination de ma part ma lenteur à céder à vos critiques. Ce peut être; toutefois faites une grande part à mon défaut de ressources. Depuis assez longtemps, je suis sans plus de rapports avec notre Bibliothèque cantonale, devenue inaccessible à mes vieilles jambes; et la faiblesse de mes yeux, avec le reste, me prive, en grande partie, de l'usage de mes propres livres, dispersés dans toute ma maison. Pitié pour la vieillesse et la pauvreté!

4 mars. La raison me vient, je crois, à l'âge où j'aurais le droit de la perdre. J'ai fait droit à toutes vos observations. La page 119 est comme vous la *voulez,* le retranchement fait, la page manuscrite supprimée. Ainsi du reste.

Comment n'agréerais-je pas, plein de reconnaissance, vos propositions? Nous commencerons l'impression le 14 mars (les

commencements sont toujours accompagnés de retards). Puis vous recevrez les feuilles une à une ou deux à deux. A partir de la 12e, nous fondrons les deux opérations, la révision du texte et la correction des épreuves. L'accord, sur offres pareilles, ne peut être qu'un cordial remercîment.

17 mars. . . . Je suis très touché des nouvelles bontés de M. Strickler. Dites le lui, s'il vous arrive de lui écrire.

Et votre *Histoire suisse,* où en est-elle? Je ne vous ai pas aidé à la mener promptement à bien, en vous donnant une tâche ingrate à ajouter aux vôtres.

1 avril. Vous le voyez, Madame Vulliemin a voulu avoir le pas. Chaque fois qu'il y a un mot aimable à son endroit, à la fin de vos missives, elle en est touchée. Pour moi, les larmes me sont venues aux yeux à vos mille *merci* pour ma *complaisance,* et je me suis senti fortifié, vous entendant me dire que « nous achèverons la main dans la main ». Vous avez le don de me faire rire et pleurer à la fois . . .

Et que dit G. de Wyss de Rodolphe Broun? Je suis moins que M. Favre pour le droit qui descend, et tiens plus de compte qu'il ne fait du droit ascendant, sans lequel il n'y a pas d'histoire suisse. Je ne veux pas que Zurich use des Waldstetten comme d'un *simple moyen.* J'ai d'ailleurs horreur des mercenaires, du premier jusqu'au dernier.

15 avril. Sur les dents, certes, je vous y ai mis. Comment ai-je pu introduire dans le chapitre de Berthe la tradition des environs de Morges, alors que j'avais sous la main Muratori, Pertz, les sources historiques du sujet? Je n'ose dire que j'écrivais pour les dames lorsque j'ai fait la première étude du sujet, et que, mon thème fait, je ne l'ai jamais sérieusement revu. C'est pourtant cela. Le beau soufflet que j'avais mérité! et comme les vôtres caressent doucement les joues! Voyez si je n'ai pas trop mal réussi dans mes corrections . . .

Voici l'épreuve de la feuille 4 qu'on m'envoie, la seconde épreuve . . . Sur un seul point, je suis demeuré impénitent, *Deucalion* et son miracle[1]). Lors de précédentes corrections, je soumis, comme venant de moi, quelque doute sur cette page à cinq personnes que j'avais réunies pour leur soumettre choses semblables, — celles de ma plus grande confiance. Toutes me conseillèrent de ne rien changer. Je passai à ma servante. Dans son village de Croix, elle n'a pas appris l'histoire grecque; mais elle est très intelligente et le contexte lui a fait comprendre le sens du mot Deucalion en cette affaire. Ces jours derniers, j'ai consulté les experts dont j'ai eu la visite. Même conseil de laisser sans changement. Ce sont mes jurés: ils m'ont absous, dans *le cas*. Laissez-moi donc me tenir pour absous, tout en conservant à mon juge tout respect et toute déférence, tout, excepté ce que je refuse même au pape.

16 avril (sur la reine Berthe). Nous avions la visite de Dubois de Montperreux. Il me propose, par un beau jour, une excursion en quête d'architecture romande et autre, à Morges, Vufflens, Colombier. Nous entrons dans une petite église, où se trouve un chœur très ancien, roman; le reste était reconstruction. Dans le chœur, sur le devant, était un banc de chêne, si vermoulu que l'on hésitait à en approcher le doigt, de peur que tout ne tombât en poussière. C'était le *banc des épousailles*. Là-dessus, on nous raconta les deux mariages, comme je les ai racontés. J'y fus pris: vous l'eussiez été comme moi, mon jeune Méphistophélès. Seulement, vous auriez lavé plus tôt que moi la tache de superstition. Voilà notre histoire.

— Je vieillis et m'affaisse; je ne sais si longtemps encore je pourrai faire mes corrections. Nous marchons lentement, sûrement, et j'y *tiens*; mais il en résulte une détente chez l'imprimeur qui ralentit l'impression, je n'en verrai pas la fin.

---

[1]) Cf. *Histoire de la Confédération suisse,* tome I, 1e édition, p. 63; 2e édition, p. 61.

Si je le dis, ce n'est pas découragement, mais besoin de me rendre compte de la situation, comme il faut toujours le faire. Ne vous découragez non plus que moi.

22 avril. Je croyais être fort sur le Bret et Chillon. J'avais étudié le sujet à Turin avec Cibrario. Ici, je possédais la *Chronique d'Evian*, œuvre d'un magistrat versé dans les affaires, très intelligent et bien instruit (pour le temps), qui m'a été souvent un bon guide. Il me souvient que j'ai longtemps, seul, maintenu la bataille de Chillon en 1266, alors que tous autour de moi la rejetaient à la fable, tous, excepté Ed. Secrétan. A ce moment, Wurstemberger y croyait, mais la donnait à Thomas de Savoie. J'avais pour moi deux choses: ma chronique d'Evian, mon rapprochement des chroniques et du petit nombre de points purement documentaires, et je ne sais quelle genèse, quelle philosophie de l'histoire qui ne me servait pas trop mal. Permettez aujourd'hui que je maintienne que Berne a été délivrée deux fois; que les armistices, en Vallais, ont été nombreux et que celui de Secrétan, dont la mention s'est conservée dans les archives de Turin, ne pèse pas plus que bien d'autres; qu'il y a eu combat à Bret et combat à Chillon; que je ne fais aucune confusion des deux expéditions... Reprendre l'étude de tout le sujet me serait impossible; mais croyez que je le tiens bien, ce qui ne m'a pas empêché d'utiliser vos conseils pour marquer mieux l'incertain dans les détails . . .

25 avril. J'ai corrigé hier la feuille 7, la page 97, entre autres, et la page 108. J'eusse voulu résister que je n'en ai ni le temps ni la force; mais je n'ai songé qu'à me montrer, en tout abandon, confiant et «tout à fait aimable». Comment ne pas écouter le meilleur des diables?

8 mai. Vous avez ouvert la chasse, cher ami, et m'avez obligé à refaire ma bataille de Sempach. La question était par vous nettement posée, le sol preparé. G. de Wyss y a semé

largement et du meilleur grain; à vous et à lui de recueillir où vous avez semé. Je suis à la suite, heureux de savoir que vous ne me désavouez pas.

Je ne vous ai pas écrit, parce que chez moi tout se succédait, les événements domestiques, les occupations criardes, et qu'à tout s'unissait la faiblesse du corps. On m'a livré à D., au docteur et à l'ami. Il m'assure que mon mal est dans le péritoine, qui se parchemine, et n'est plus la membrane flexible qui se prêtait à tous les besoins de la digestion . . . Ma vie n'est pas prochainement menacée; elle peut se prolonger des années, mais jamais plus sans souffrances. Il faut apprendre à vieillir, apporter les ménagements dans le travail, dans le parler: eh bien, c'est à quoi je m'essaye. Venez savoir si je suis supportable encore.

26 mai. B. vous renverra la feuille 16, cher ami. J'y ai introduit au commencement le nom de l'empereur. Je suis trop peu bien pour avoir osé pénétrer plus profond. L'épuisement a amené l'impossibilité d'un travail suivi. J'en suis au régime de Nicolas de Flue, non que je me passe de l'aliment, mais il ne passe pas. — Votre soupçon, trop aventureux, n'est pas mérité: je n'ai jamais fait ce que vous me prêtez. J'ajouterai que je comprends que l'idée d'une invention soit née dans votre esprit: je porte en histoire des goûts d'artiste, qui sont dans ma nature, et que de sévères études n'ont pas corrigés. C'est tourment pour vous. Presque à chaque lettre, je suis tenté de vous dire: « Arrêtez-vous! mettez fin à cette bataille, poursuivie à travers les bons, et plus souvent à travers les mauvais jours » ... Je n'en ai pas le courage.

3 juin. Vous m'avez souvent surpris, cher ami, par votre don de savoir opérer la *communicatio idiomatum*. Nos natures diffèrent, et vous savez faire entrer votre texte dans mon texte, non les faits seulement, mais la forme, de manière à ce que nous ne nous heurtions pas ... Je le sais, vous y prenez peine;

c'est de votre chair que vous me donnez. Aussi ne puis-je assez vous demander, quoi qu'il m'en coûte, de reprendre votre indépendance à l'heure, quelle qu'elle soit, où vous sentirez le besoin d'en rentrer en possession. Encore toutefois ces quatre à cinq feuilles! Le volume hors de presse, restera le second. Je regarde comme une nécessité qu'il paraisse dans l'année, en novembre au plus tard. Est-il possible? Nous en causerons.

Votre lettre m'arrive à ce moment. Je me crois mieux, mais je crains de me vanter.

9 juin (sur le désir exprimé de quelque relâche entre les deux volumes). Hier, j'ai achevé ce qui restait à faire pour B., afin de pouvoir aujourd'hui répondre à votre proposition du 4 juin. Elle est trop selon tout mon vœu pour que je ne sois pas prêt à tout, si possible toutefois, à tout ce qui peut me permettre de marcher avec vous, jusqu'au bout, la main dans la main. Le puis-je?

Mais que je vous dise d'abord combien je vous sais nécessaires vos semaines de repos *complet,* la campagne, Saint-Gall et le reste. De ceci, il n'est pas question. Entrez gaiement en vacances et donnez-vous en à cœur joie. Reste la question de savoir s'il nous est ici permis de chômer pendant vos vacances.

Il y a six semaines, j'allais encore à la poste; il y en a trois, je faisais le tour de mon petit coin de terre; aujourd'hui, les trente pas, devant ma fenêtre, sont la mesure de ce que je puis.

Or, c'est mon devoir envers ma famille, je dois faire mon possible pour ne pas laisser inachevée une entreprise à laquelle aucun des miens n'entend rien. Je ne la veux pas dans ma succession interminée. Je ne me frappe point, je ne m'inquiète point, mais je me juge, je crois, ce que je suis. Je n'ai pu répondre à une grande lettre de G. de Wyss, reçue le jour de son départ pour Francfort. Vous êtes mon dernier correspondant. Et je vous dis comment je crois devoir employer le peu qu'il me reste de forces. Nous poursuivrons . . .

Si, après avoir pleinement joui de vos temps de liberté, de retour à Genève, vous voulez bien nous prêter de nouveau votre aide, au point où nous serons arrivés, j'en sais le prix, et je prendrai des deux mains; mais c'est là, je le dis avec un vif regret, tout ce qui m'est permis.

Même jour, six heures du soir. A cette heure, toutes vos corrections sont faites. Bien des fois merci, cher ami.

11 juin. Voici, pour le tome II, les dix premières feuilles de ma copie. La demande m'en vient de la même amitié. Je m'en séparerai sans trop de peine huit à dix jours. Rien n'empêche B. de composer, s'il lui convient.

Je comprends qu'il y eût à répondre à ma lettre, mais non si j'eusse pu tout dire.

16 juin. B. a été très reconnaissant de ce dont et lui et moi aurions été bien indignes de ne pas l'être. C'est tout ce que je sais de lui ... Dès qu'il aura un exemplaire pour nous, je vous l'enverrai. B. demande que nous ne considérions pas le livre comme publié et le tenions dans l'ombre jusqu'à ce que le second volume soit prêt. La question de l'unité du tome II et du *lien moral* me préoccupe ces jours-ci. J'ai repris quelques forces, mais bien peu: la dyspepsie me tourmentera longtemps encore. Faites-vous, bien cher ami, tout le bien que je vous veux.

18 juin ... Quant à l'impression du second volume, je sens bien que le moment n'est plus pour moi d'en retravailler le fond. Je viens d'en relire la moitié; je m'y sens chez moi, tout autrement que dans le premier. Vous me continuez votre aide; nous allons donc ici aller de l'avant. J'aurai vos notes et celles de M. Strickler sur la réforme. Si je me trouvais obligé à marcher seul à travers le XVIIe siècle, j'en prendrais mon parti.

24 juin. Bien souvent je désire votre visite, mais je ne saurais y songer cette semaine, ni jusqu'à ce que puisse *recevoir*

des visites. Charles P. est venu me voir aujourd'hui; je n'ai pu que lui serrer la main. J'ai payé assez cher une ou deux infractions. C'est de repos que je sens le besoin. J'accepte votre offre, mais pour des jours meilleurs.

9 juillet. Vous me demandez ce que je désire que vous fassiez encore pour notre second volume. Tout ce qu'il vous sera possible de faire. Je suis devenu incapable de me corriger; corrigez-moi. Achevez, jusqu'au terme, de me donner la main. J'accepte tout de votre amitié.

Le XVIIIe siècle est peut-être la partie du livre que j'ai traitée le plus en courant, non à la légère toutefois. Une refonte me paraît difficile et le remède serait peut-être pire que le mal, s'il existe, comme vous le pensez. C'est au détail qu'il y a, ce me semble, à s'attacher.

16 juillet. Que je vous loue d'abord de vos intentions relatives au *Jahrbuch: das gfällt mer.* Vous m'ôtez un peu du remords dont je sais la cause. Et cependant vos critiques sur ces feuilles 9, 10, 11, m'ont rendu bien bon service. Ce n'est pas que je ne me sente ici chez moi, ce qui n'était pas le cas dans le premier volume. Pour mes pages sur la Rétie, j'avais trouvé jadis à Coire, chez mes amis de Mohr et Sprecher, abondance; abondance à Paris, soit aux Archives françaises, soit dans celles de Simances[1]), qui alors n'avaient pas été utilisées, bien s'en faut, complètement. J'avais, sur une grande richesse de matériaux, fait un travail neuf en très grande partie, bien appuyé, fourré, il est vrai; au dire de mes amis zuricois, la partie la plus originale et la plus mienne de mes volumes. Aussi ne lâché-je pas mes *cinq cents* victimes, p. 169. J'ai ici une riche collection, sur le sujet, des ouvrages les plus probants, et n'ai dit que ce que je sais.

---

[1]) Il s'agit probablement ici des papiers, provenant de ces archives, qui ont été retenus à Paris en 1814.

J'ai lu le reproche de partialité relatif à d'Erlach[1]), sans le comprendre. Je le mériterais moins p. 158 que p. 163, où j'ai cru devoir remplacer l'expression: *méconnaître ses devoirs envers sa patrie* par: méconnaître ce qu'attendait de lui sa patrie...

Au reste, ces parties m'embarrassent moins que celles du XVIIIe siècle, Genève, par exemple, qui laisse bien à désirer. J'essayerai d'y faire entrer un peu d'air.

La *Revue historique* de juin m'a fort intéressé, surtout le *Servet* de Dardier, son chef d'œuvre. J'avais lu plusieurs des brochures du pasteur allemand[2]), mais ici on fait le tour du sujet. C'est complet.

Fin juillet. Je n'ai su, cher ami, ni ne rien faire, comme votre amitié le conseillait, sagement peut-être, ni me jeter dans de grands bouleversements. Voici ce que j'ai essayé.

Le chapitre IX reçoit pour titre: *Les Pouvoirs ecclésiastiques,* et je le fais commencer au haut de la p. 243: « Dans les cantons catholiques de la Suisse, c'était d'ordinaire entre les pouvoirs ecclésiastiques et civils que les luttes s'engageaient. Elles se présentaient, etc. » (jusqu'à la fin du chapitre). Puis je poursuis: « Il n'en était pas des Etats ecclésiastiques alliés de la Suisse et situés sur ses limites, comme des cantons. Tous successivement ils s'insurgèrent contre leur prince-evêque, mais ce fut avec peu de succès. Les Ligues grises (p. 242, au haut). Les Vallaisans, à leur tour, etc. » Puis je reviens à la page 241 et je dis: « Dans le Jura, l'insurrection populaire fut plus malheureuse encore que dans les Alpes. L'evêque de Bâle, etc. » L'ordre chronologique est fidèlement suivi.

---

[1]) *Mittheilungen der historischen Gesellschaft in Berlin,* VII, 38: « Nur einmal stösst man auf unmotivirten Lokalpatriotismus, indem der Hauptmann L. v. Erlach *der edle Berner* genannt und mit dem Prinzen Eugen verglichen wird, weil er — wegen nicht geleisteter Vorschüsse — Frankreich den Rücken kehrt und in den Dienst der deutschen Protestanten tritt ».

[2]) M. H. Tollin.

Ceci fait, je passe à *Maîtres et sujets* pour suivre aussi, moyennant transitions nouvelles, l'ordre chronologique: Werdenberg (p. 245—46); — Genève (p. 251—53); — Berne (p. 249—51); — les Léventins (p. 246—47); — Neuchâtel (p. 247—49). Qu'en dites-vous?

.... Ici, nous ne connaissons pas la guerre de Toggenbourg, mais la *seconde guerre de Vilmergen*. Nos pères y étaient, nous croyons y avoir été. Inchangeable.

5 août (carte en partie illisible). Hier, accablé par la chaleur, resté au lit, sans la force d'en sortir. Votre abandon de Neuchâtel m'a ravi. Vingt fois je l'avais abandonné, et toujours repris, sur avis de mes alentours, pour nouvel examen. C'est mieux, esthétiquement, *sans* le Neuchâtel; mais le Neuchâtel, après les Léventins, est réclamé par beaucoup. Quant aux Grisons, je dois, après avoir dit comment les Vallaisans se sont donnés à la France, ... que, de leur côté, ils se sont rendus à l'evêque et à l'Empire. J'ai donc supprimé le commencement et gardé le nécessaire. Nous passons, ce semble, dans le camp l'un de l'autre... Mon écriture vous dit ma faiblesse. On me lève comme une poupée. Mais le temps se raffraîchit, je passe la journée sur mon péristyle et la force me revient. *Fideli* toute mon affection. J'ai le cœur plein de tout ce que vous avez fait pour votre vieil invalide[1]).

---

[1]) M. Vulliemin est mort le 10 août 1879, cinq jours seulement après celui où, d'une main déjà défaillante, il traçait les lignes qu'on vient de lire.